

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 14 — Samedi, 9 acut 1884
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LA TRESSEUSE DE PAILLE

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 9 août 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Un pique-nique interrompu. — Les trois couronnes, par Georges Revilliod. — Préjugés religieux. — La tresseuse de paille. — De partout. — Nos primes. — La Chambre No. 7, par Raoul de Navery (suite). — Le choléra en France. — Poésie : La rose et la tombe, par Victor Hugo. — Un drame horrible. — Un conseil par semaine. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La tresseuse de paille. — Le choléra en France : Mesures de désinfection prises à la gare de Lyon, à l'égard des voyageurs arrivant de Toulon et de Marseille. — Un pique-nique interrompu.

ENTRE-NOUS

Vibrions, bactéries, microbes, microzoaires, bacilles, etc., vous tous enfin aussi infiniment misérables qu'infiniment petits, je ne veux plus m'occuper de vous qu'une fois, qu'une seule fois, que celle-ci.

Vous vous êtes imaginé être les maîtres du monde, parce que, venus un beau jour des bords du Gange, sur un navire anglais, commandé par un Anglais imprudent et ignorant, vous aviez pris possession d'un coin de la Provence, en disant :

"Enfin, nous voici en France, elle sera notre proie, nous allons la dévorer."

Ma foi, tant pis pour vous, vous vous êtes trompés, vous vous êtes heurtés contre la science, contre nos médecins et contre l'hygiène qui vous ont combatus et vaincus.

* *

Science, médecine, hygiène, est-ce là tout ?

Eh bien ! non, la science a découvert le microbe, la bacille du choléra ; les médecins ont essayé d'enrayer le mal ; l'hygiène a fait désinfecter, nettoyer, assainir... et puis, après ?

Avant, pendant, après, il y avait, il y a, il y aura toujours une personnalité qui se dégagera plus pure, plus énergique, plus douce, plus consolante, plus gracieuse, plus belle, plus dévouée, plus aimée, plus aimante que le savant, le médecin et l'hygiéniste. Cette personne n'appartient plus au monde et ne fait pas encore partie des phalanges qui jouissent d'un bonheur sans mélange et chantent toujours la gloire du vrai Dieu !

Cette personnalité, cette personne, c'est la Sœur de Charité, et c'est elle surtout qui a vaincu !

* *

Ma Sœur !

Vous que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue, dont j'ignorais l'existence tout à l'heure encore, dont je ne sais ni le nom, ni la patrie... me voici malade, mourant ; on m'amène chez vous, dans la maison que vous ont choisie vos supérieures, je suis loin de la famille, loin de ma mère, de tous les soins des miens et, inconnu, étranger à tout ce qui vous est cher, à votre drapeau, à vos amis, à votre religion peut-être, je retrouve en vous : famille, mère, tout, et j'ai le droit de vous nommer *ma sœur*.

Où donc avez-vous puisé tous ces trésors de pur dévouement, d'amour si simple et si grandiose, de soins constants que vous me prodiguez, et quel est votre but en me donnant tout votre cœur et parfois votre vie en essayant de m'arracher à la mort, moi, pestiféré ?

Où ? Dans la religion !...

Dans quel but ? Le ciel !...

* *

Ma Sœur ! vous m'avez soigné à l'hôpital et je vous ai vue sur le champ de bataille, pendant l'*Année Terrible*, en 1870. Je vous ai vue aller au milieu des balles et de la mitraille, soulever un blessé, lui relever la tête, lui tendre sa gourde d'eau de vie, le ranimer, panser sa blessure et déchirer votre guimpe blanche pour arrêter le sang ; puis le faire transporter à l'ambulance et là, jour et nuit, toujours l'oreille tendue à sa plainte, l'œil fixé sur ses moindres mouvements, sans sommeil et oubliant toute fatigue, le soigner et le guérir.

Ce qu'ont fait vos devancières, vous venez de le

faire encore, vous vous êtes dévouée, comme toujours, à Toulon, à Marseille, à Arles, partout. Soyez bénie, ma Sœur !

* *

Hier, on demandait à l'une d'elles :

— Combien de Sœurs sont mortes du choléra ?

— Combien sont mortes ? on peut vous le dire facilement, répondit-elle en souriant, mais mortes du choléra, ce serait bien difficile. Nous ne faisons pas de différence entre les maladies.

Quelle simplicité et quelle énergie dans ces mots.

Allez donc essayer de comparer les plus belles proclamations ou bulletins d'armée d'Alexandre, de Cyrus, de César, d'Annibal, de Bonaparte à côté de cela !

Et cependant, ces hommes là ne craignaient pas la mort ; mais qu'ils sont petits à côté de cette pauvre, douce et bonne Sœur de Charité !

* *

Après avoir contemplé un moment ce côté si beau de l'humanité presque idéalisée, qu'il est triste de descendre dans notre société si mal bâtie et si querelleuse !

Là-bas, tout est amour, pardon, dévouement et grandeur ; ici, tout est haine, colère, petitesse.

Voilà donc nos soldats de la politique, nos journalistes, nos poètes !

C'est à qui déchirera le plus son voisin : Il a plagié, dit l'un ; il a volé, dit l'autre ; ce sont tous des crétiens, dit le troisième.

Eh bien ! ma parole d'honneur, oui, vous êtes tous en train de devenir crétiens, pour peu que cela continue.

Il a plagié, dites-vous, mais soyez donc honnête : vous avez lu la prose, que vous a-t-elle dit ? rien ou peu de chose ; vous avez lu les vers et votre cœur a bondi, vous vous êtes senti remué jusqu'au fond de votre âme. Alors, bravo pour le poète qui a su faire une perle.

Et vous qui dites au journaliste : Vous êtes un niais, un imbécile, un fourbe, un calomniateur, etc., etc., toute une gamme ascendante de notes criardes. Allons donc ! Ce n'est plus de la discussion cela.

Comment ! vous descendez tous dans la rue, vous ramassez tous de la boue dans le ruisseau, vous vous la jetez réciproquement à la figure et vous vous figurez que vous serez plus propres pour cela ?

* *

Non, non. Finissez-en, et vite !... car le peuple qui vous lit perdra bientôt la notion du vrai, du juste et du bien, et, pesant les injures que vous vous envoyez tous, à qui mieux mieux, ne vous respectera plus et dira : Tous ces gens-là ne valent pas mieux les uns que les autres.

Et alors, vous serez bien plus avancés. Vous aurez perdu tout ce qui fait l'homme dans la société : le respect, l'honneur et la considération.

Et c'est là le meilleur usage que vous pouvez faire de tous ces dons que vous avez reçus en naissant ; c'est comme cela que vous vous rendez utiles à la société, c'est pour cela que vous tenez une plume ?

En vérité, c'est à désespérer de vous tous et à jeter le manche après la cognée.

Mais ce mot sublime de "Patrie" ne vous dit donc plus rien ? mais ces mots "Nouvelle-France," "Canada," sont donc morts ? votre drapeau n'est plus qu'une guenille et vous oubliez votre rôle, puisque vous ne songez qu'à satisfaire vos haines personnelles, puisque vous donnez à nos ennemis ce triste spectacle de vous voir divisés et tous convaincus, à vous en croire, d'immoralité et de charlatanisme.

L'association de Saint-Jean-Baptiste n'a plus de but alors, puisque vous enrayer sa marche en vous chamaillant au lieu d'être unis.

* *

Poète, faites des vers, dites-nous en lignes fulgurantes les hauts faits de nos aïeux, célébrez les vertus de nos ancêtres ; racontez-nous en strophes harmonieuses les beautés du printemps, les amours de nos charmantes canadiennes ; burinez les splendides pages de notre histoire ; mais, de grâce, laissez-là ces combats sans gloire, ces batailles stériles et, si un sot vous insulte, dédaignez l'injure et écrivez pour nous, pour nos enfants qui vous en sauront gré. Journalistes politiques, ne vous occupez pas du poète, cela n'est pas de votre ressort, travaillez au

bien du pays à votre manière, donnez-nous des ministres intègres, discutez la politique du pays franchement et loyalement, et vous serez respectés.

Mais, que diable ! occupez-vous tous de votre affaire et cessez de vous insulter.

* *

L'exposition qui doit avoir lieu à Montréal, en septembre prochain, promet d'être très brillante, à en juger par les préparatifs et les demandes des exposants.

Ces réunions des produits de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, n'ont qu'un tort cependant, à mon avis : c'est d'être trop fréquentes et de ne plus avoir grande signification.

Autrefois, quand un industriel ou un cultivateur avait gagné une médaille, un prix, voire même une simple mention honorable, l'heureux vainqueur en tirait gloire avec raison, et la récompense qui lui avait été accordée était réellement séieuse ; mais maintenant, quelle est la maison de commerce qui n'a pas au moins quelques douzaines de prix, diplômes et médailles ?

Il en est des expositions comme de toute autre chose : "pas trop n'en faut," et le public est complètement blasé de ce genre de musée et surtout des prix accordés, parce qu'il sait parfaitement qu'on les jette à la volée sans beaucoup de jugement.

* *

Nos voisins d'Ontario ont si bien compris cette vérité, qu'ils se sont ingénies depuis quelque temps à trouver du nouveau en fait d'exposition, et ils sont arrivés à une décision qui promet pour l'avenir.

C'est une exposition de jolies femmes, non en chair et en os — or n'en est pas encore arrivé là — mais en peinture. Ils appellent cela "beauty competition."

Deux prix seront accordés aux artistes qui auront reproduit les traits des deux plus jolies femmes "vivant en Canada."

Vous voyez d'ici toutes les difficultés auxquelles vont se heurter les juges quand ils seront appelés à donner leur décision.

"Charmant, ce portrait, délicieux contours ; lignes pures, modelé parfait, qui donc est cette dame ? Est-il bien certain qu'elle existe, qu'elle soit aussi jolie. Donnez-m'en la preuve, etc."

Il n'y a pas de contrôle possible.

* *

Cette idée là est comme toutes celles qui germent dans les cerveaux anglais : elle n'est pas complète, elle manque de justesse et d'intelligence.

Puisqu'on veut faire une exposition de beautés féminines canadiennes, et qu'on semble certain de trouver des sujets qui se prêteront à ce genre de concours, pourquoi ne pas exposer ces dames elles-mêmes.

A chaque exposition qui a lieu en Europe et surtout en Angleterre, on est sûr de voir du blé canadien, du beurre canadien, du poisson canadien, des minéraux, des végétaux de toutes sortes, produits de notre sol, et cependant les étrangers n'ont jamais pu jusqu'à présent juger de l'excellence du principal produit, de l'espèce humaine spéciale du Canada.

Il est vrai que nous avons déjà expédié là-bas des spécimens du genre masculin, tels que rameurs, joueurs de lacrosse, tireurs et artilleurs, mais enfin, tout ces types ne représentent qu'un côté de la population, et il y a évidemment une grave injustice à réparer.

* *

Je crains bien cependant qu'il ne passe une bonne quantité d'eau sous le pont avant qu'on ne mette cette idée en pratique, qui me paraît aussi problématique que le traité de paix entre la France et la Chine.

Et à ce propos, avez-vous jamais réfléchi aux conséquences que pourrait amener un coup de canon tiré par les frégates françaises contre une ville du céleste empire. Que feraient donc les douze ou quinze mille hommes qu'on a envoyés là-bas, si tout le peuple aux yeux bridés se soulevait tout à coup ?

Ils sont là quatre cents millions qui, disciplinés ou non, pourraient se ruier sur le vieux monde, ravager toute l'Asie et anéantir l'Europe.

Voyez-vous cette masse s'ébranler et renouveler les exploits des Tartares, des Goths, Vandales, etc C'est à vous en donner la chaire de poule.

Heureusement que ces gaillards là ont l'opium qui les abrute, et qu'il leur suffit de voir les pantalons rouges de quelques-uns des petits pioupious français pour les faire détalier, car, sans cela, je le répète, ce ne serait pas drôle.

* *

Les nouvelles de la récolte sont bonnes, excellentes, on dit même que ce sera une année exceptionnelle.

Il n'en est pas tout à fait de même en Californie, où les sauterelles font des ravages considérables. Il y a dix-huit ans qu'elles n'avaient visité cette contrée, et on s'en croyait complètement débarrassé, quand, à la grande terreur des cultivateurs, elles ont fait une nouvelle apparition il y a une dizaine de jours.

Comme toujours on s'est empressé de demander à un savant, très savant, une explication de cette visite. Notre homme, pris au dépourvu et ne voulant pas avoir l'air d'ignorer quelque chose en ce monde, finit par dire que la découverte des taches de la planète Jupiter en était la cause.

Cette réponse rappelle un peu celle de Galilée à qui on demandait pourquoi l'eau ne pouvait s'élever au-delà de trente-deux pieds dans une pompe.

"C'est, dit-il, parce que la nature a horreur du vide jusqu'à trente-deux pieds."

LÉON LEDIEU.

UN PIQUE-NIQUE INTERROMPU

(Voir gravure)

Ces jolies jeunes filles ont enfin trouvé un bon endroit, à l'ombre. Le couvert est mis et on se prépare à attaquer à belles dents les provisions apportées quand, tout à coup, un beuglement se fait entendre à côté.

L'anique générale ! Les exclamations se précipitent : c'est un boeuf... il est furieux... nous sommes perdues !...

Heureusement, le mal n'est pas si grand, car c'est tout simplement un petit veau qui a plus peur que les jolies filles elles-mêmes.

On se rassure, on rit et le pique-nique continue. Notre artiste a très bien rendu le sujet.

LES TROIS COURONNES

Il ne connaît guère la Suisse, celui qui ne l'a visitée que dans les jours d'été, qui ne l'a pas vue en hiver quand, grâce à un froid vif, l'air prend une ténuité, une transparence extrêmes. Environ une heure avant le lever du soleil, les pointes des montagnes couvertes d'une abondance de neige, laquelle donne à leur aspect une blancheur nouvelle, se dessinent, si la température est basse, sur un ciel absolument sans nuages, avec une rigidité n'ayant pas d'exemple dans une autre saison.

Il me souvient d'un matin, — c'était une demi-heure avant que l'astre du jour eût fait son apparition, — les montagnes commencèrent à s'éclairer par leurs sommets, réfractant sur le ciel des rayons qui, avant d'atteindre les vallées, formèrent une immense couronne lumineuse au-dessus du Môle et des pics qui l'avoisinent, et des reflets elle éclaira la terre où le jour n'avait point encore complètement paru.

"O Dieu ! ne pus-je m'empêcher de m'écrier à cette vue, c'est la couronne céleste que tu envoies à tes enfants !"

Le temps se passa, les jours succédèrent aux jours ; il vint pour moi une heure de malheur ou ma mère, m'embrassant au front, me dit : "Mon enfant, nous nous reverrons là-haut." Et le lendemain, elle était étendue sur sa couche, blanche comme les statues de marbre que l'on voit sur les tombeaux, paisible, douce et belle comme ces images de la Vierge qui, les deux bras étendus, semble bénir le monde.

L'on avait entouré ma mère des fleurs qu'elle aimait, et dans cette guirlande on voyait la rose blanche, la pensée aux pétales veloutés, l'humble marguerite des champs, et toutes ces fleurs répandaient leurs parfums autour du corps inanimé de ma mère.

Et je me mis à genoux auprès de la couche funèbre, et je priai, et je dis : "Ma mère, pourquoi n'ouvrez-vous plus les yeux pour revoir ces fleurs

que vous avez tant aimées ?" Mais une voix qui me sembla venir d'en haut me répondit : "Elle est ailleurs, la couronne digne de ses vertus : ce n'est ici qu'une couronne terrestre."

Tout disparut, ma mère et la couronne de fleurs printanières qui avait entouré son pauvre corps mortel ; et une nuit j'eus un songe ; je crus entendre la voix de ma mère qui me disait : "Regarde." Et je regardai, et je vis ma mère ; elle avait une étoile au front, et autour d'elle se tenaient ses deux fils, mes deux frères, avec l'humble servante qui nous a accompagnés tout du long sur le sentier de la vie ; et chacun d'eux portait son étoile au front, lumineuse comme les étoiles qui sont au ciel, et je crus entendre la voix de ma mère qui me disait : "Vois ce que Dieu m'a donné ; il a daigné me rendre ma couronne : c'est ici une couronne immortelle."

GEORGES REVILLIOD.

PRÉJUGÉS RELIGIEUX

Le chroniqueur de la *Vie Moderne* raconte une anecdote qui prouve à quel point les juifs d'Algérie sont encore imbus de préjugés religieux :

"J'habitais Oran vers 1883. Dans la maison où je logeais, une famille juive occupait des appartements qui se trouvaient en face des miens.

"Un vendredi soir, vers neuf heures, j'entendis un appel au secours, je me précipitai dans l'appartement occupé par mes voisins, et où régnait une complète obscurité.

"Je retournai chez moi, et, muni d'une bougie, je revins ; une jeune fille était étendue sans mouvement sur un lit où sa mère cherchait en vain à la rappeler à la vie.

"A tout hasard j'avais pris des sels, et pour les faire respirer à la malade je donnai mon bougeoir à la mère.

"La jeune fille reprenait ses sens, quand tout à coup je vis la mère devenir toute pâle, puis jeter avec horreur, dans un coin de la pièce, au risque d'y mettre le feu, le bougeoir qu'elle avait à la main.

"La bougie s'éteignit et nous nous retrouvâmes dans l'obscurité.

"—Qu'avez-vous donc ? demandai-je à la mère.

"Elle ne me répondit pas.

"Je rallumai le bougeoir et la vis à genoux, le front sur le parquet.

"—Que faites-vous là ? lui dis-je.

"—Je prie !

"—Vous priez !... et vous croyez que cela suffira pour sauver votre fille ?

"—Ma fille ? je n'ai plus le temps de m'en occuper... Je viens de commettre un crime.

"—Un crime... et lequel ?

"—C'est vendredi aujourd'hui, le soleil depuis longtemps est descendu de son char de lumière, les étoiles ont troué d'or les couches d'azur devenues sombres, Israël a défendu à son peuple, à partir de ce moment là de toucher le feu.

"Je viens de toucher le feu.

"Je ne pus retenir un immense éclat de rire, cette femme était folle, certainement !

"Hélas ! pas du tout ! la malheureuse jeûna et pria pendant quarante-huit heures, afin, disait-elle, de se purifier !"

LA TRESSEUSE DE PAILLE

(Voir gravure)

Notre gravure de la première page représente une charmante jeune fille occupée à faire des tresses de paille fine avec laquelle on fait des chapeaux.

La population féminine d'un grand nombre de villages des comtés de Bedfordshire et de Hertfordshire, à quarante mille de Londres, est occupée principalement du tressage d'une paille fine et très blanche, qui croît dans ces contrées, et qui est très propre au tressage. Quand ce genre de commerce allait bien, on comptait dans les ateliers trois à quatre cents personnes, mais aujourd'hui le travail est ralenti par suite de la concurrence que vient de lui faire une imitation en papier et par les tresses de paille qui sont importées de Chine.

Il est inutile de décrire l'opération qui se fait au moyen de sept brins pour une tresse simple, de quatorze pour une double tresse. Les brins sont divisés

ou entiers, quelquefois attachés au moyen d'un nœud d'une forme particulière.

Cette industrie fut introduite en Angleterre par la reine Henriette-Marie, femme de Charles Ier ; elle avait déjà été introduite en France par les Médecins.

DE PARTOUT

—Plusieurs cas de choléra ont été signalés en Espagne.

—La récolte, disent les journaux américains, à la plus belle apparence dans le Minnesota, le Dakota et le Kansas.

—On annonce que la France et la Chine ont fait un nouveau traité de paix. La Chine paiera un indemnité de \$7,780,000.

—Un souvenir tout d'actualité, hélas ! évoqué par un journal français :

"A propos du choléra et de la ridicule panique à laquelle se laissent aller les trembleurs, on a rappelé souvent le cas de cet homme robuste et bien portant auquel on avait offert une somme considérable s'il consentait à se coucher dans le lit d'un cholérique. Il accepte. Au bout de deux heures, il expire.

"Le lit et les draps étaient absolument neufs ; jamais aucun malade n'y avait couché. La peur, l'idée, comme on dit, avaient tout fait."

—Les indiens Colorados, beaucoup plus malins que nous, ont découvert un moyen de savoir ce que deviennent les âmes de leurs morts après le trépas. Et voici comment :

Quand meurt un de leurs chefs, la tribu se réunit autour de sa hutte et les parents habillent le défunt avec ses vêtements de fête. Ses ornements, diadème de plumes, colliers et breloques, sont noués autour des reins, que l'on entoure ensuite d'une corde solide. Le cadet de la tribu grimpe au toit, en tenant la corde entre ses dents, et il la fait passer dans un trou de la toiture. Les assistants dansent alors autour de la hutte, et chaque homme donne de grands coups sur les parois de la hutte jusqu'à ce qu'elle s'effondre sur le mort.

NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de JUILLET, a eu lieu le 4 août, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant une foule compacte qui tenait à assister à cette opération.

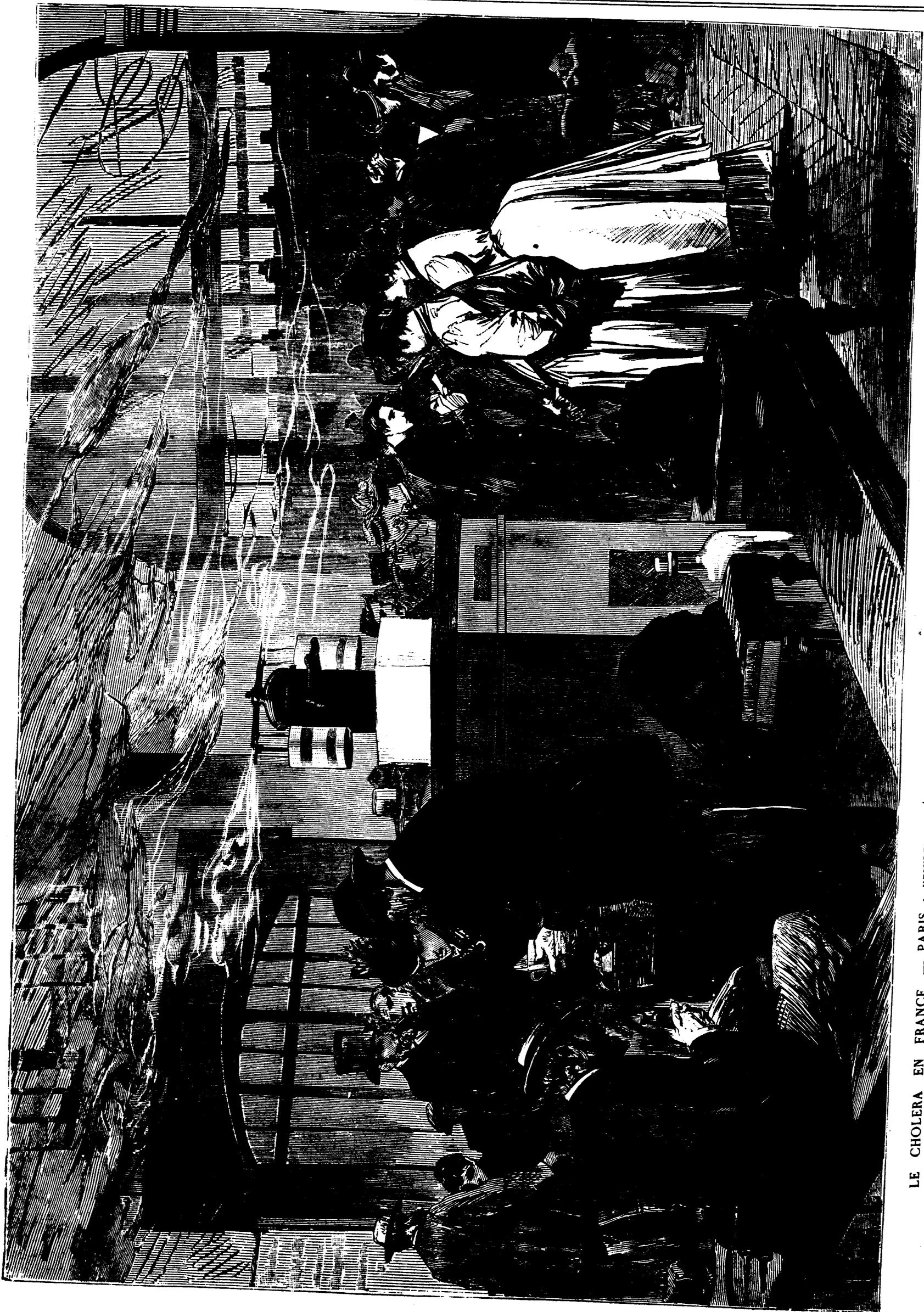
Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No	2,392.....	\$50.00
2e — —	9,010.....	25.00
3e — —	8,068.....	15.00
4e — —	2,538.....	10.00
5e — —	8,879.....	5.00
6e — —	3,977.....	4.00
7e — —	5,817.....	3.00
8e — —	18,673.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à une \$1.00 chacun : 6,624 — 10,848 — 15,942 — 648 — 2,859 — 1,519 — 17,860 — 15,719 — 18,119 — 3,922 — 8,206 — 13,532 — 16,939 — 11,276 — 16,353 — 5,871 — 979 — 17,875 — 6,527 — 15,882 — 6,575 — 17,156 — 6,786 — 12,377 — 18,958 — 710 — 14,984 — 5,344 — 13,086 — 9,446 — 3,092 — 15,902 — 11,115 — 807 — 14,802 — 13,803 — 19,787 — 10,967 — 16,480 — 10,846 — 16,551 — 6,852 — 10,987 — 17,106 — 5,111 — 4,258 — 11,887 — 273 — 581 — 2,777 — 3,935 — 18,296 — 2,454 — 17,295 — 14,713 — 12,644 — 510 — 5,778 — 6,839 — 2,662 — 212 — 2,311 — 11,505 — 2,594 — 4,015 — 15,400 — 13,724 — 17,044 — 7,525 — 18,569 — 609 — 18,361 — 7,460 — 13,558 — 13,375 — 7,903 — 13,216 — 814 — 1,029 — 8,939 — 14,670 — 837 — 9,675 — 727 — 16,856 — 17,854.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, n° 264, rue St-Jean, Québec.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois de JUIN sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt afin de recevoir la prime sans retard.



LE CHOLERA EN FRANCE. — PARIS : MESURES DE DÉSINFECTION PRISES A LA GARE DE LYON, A L'ÉGARD DES VOYAGEURS ARRIVANT DE TOULON ET DE MARSEILLE



UN PIQUE-NIQUE INTERROMPU.

LA

CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

II

LES NUITS DU CHATEAU DE MAROLLES

Le Dr Sameran, assez riche pour se passer de clientèle, gardait dans le petit pays qu'il habitait la réputation d'être un original. Adoré des pauvres qu'il soignait pour rien, redouté des sots et plus encore des méchants, il lui arriva fréquemment de se poser en redresseur de torts et de rendre une sorte de justice distributive. Très savant, chérissant la science pour elle-même, resté garçon afin de s'y consacrer davantage, dévoué à ses amis, fidèle au malheur, il gouvernait amicalement le village de Marolles, distribuant les conseils, fournissant les remèdes, consolant les uns, grondant les autres. Maire de sa commune, il fût devenu membre du conseil général si la fantaisie lui en avait pris, mais il n'appréciait dans les fonctions publiques que leur côté réellement utile, et faisait bon marché des questions d'amour-propre ou des querelles de vanité. Son amitié pour M. de Marolles était profonde, bien qu'il

en souffrit. L'obstination du vieillard à tenir éloigné de lui le seul parent qui lui fût sincèrement attaché laissait au cœur du médecin une sourde blessure. Longtemps il espéra triompher de la rancune d'Henriot, mais à peine gagnait-il quelque chose de ce côté que Maxime de Luzarches trouvait le moyen d'anéantir les espérances récemment conçues. La lutte s'envenimait à mesure que l'affaiblissement du malade faisait des progrès, et le Dr Sameran voyait approcher avec épouvante le moment où l'intelligence du vieillard aurait trop baissé pour qu'il fût encore possible de lui indiquer la voie de la justice.

Sameran entra alors dans de formidables colères, écrivait à Gaston pour lui conseiller d'entamer une lutte sans merci avec M. de Luzarches et de défendre jusqu'au bout le pain de sa femme et celui de sa fille. Mais Gaston répondait avec une réserve fière qu'il attendrait sans la devancer l'heure de l'équité, et plutôt que de troubler les derniers jours d'un oncle tendrement aimé, il se résignerait à voir passer en d'autres mains une fortune considérable. Tout cela paraissait au digne Sameran plus chevaleresque que pratique, et l'obligeait à persévérer dans une ligne de conduite qui lui pesait parfois étrangement. L'aveuglement obstiné d'Henriot de Marolles sur le caractère et le cœur de Maxime exaspérait le digne homme. Il ne comprenait point que l'hypocrisie de M. de Luzarches l'emportât sur la droiture rigide de Gaston.

Depuis longtemps déjà des ferments de discorde

dénaturaient la cordialité de leurs relations. Henriot se tenait perpétuellement sur la défensive, Sameran gardait toujours une menace ou un conseil à la fin de ses conversations. De temps en temps il parlait avec une sorte d'audace emportée, réclamant pour Gaston une place au foyer des aïeux, défendant Arinda et la blonde Mélati. Il quittait Marolles exaspéré, jurant de n'y jamais remettre les pieds, et le lendemain il y retournait, fidèle à sa tâche et à son devoir. Du reste l'abbé Choisel et Danglebeau soutenaient la même lutte dans un but semblable d'équitables revendications.

Sameran, ce jour-là, se sentait plus mal disposé que jamais à l'égard de son malade, et venait de consigner sur son registre qu'il se défendait à lui-même d'y retourner, quand Sébas, agité d'un tremblement nerveux et le visage bouleversé entra dans le cabinet où le docteur s'efforçait de suivre une grosse question scientifique et d'éloigner de son esprit jusqu'au nom d'Henriot.

—Eh bien ! Qu'y a-t-il encore ? demanda le docteur. Ce mécréant vient-il de rendre sa méchante âme ?

—Non, docteur, grâce au ciel ; nous devons désirer qu'il vive encore puisqu'il doit réparer son injustice ; mais je crains bien d'avoir fait de mauvaise besogne. Moi parti, tout va devenir plus difficile.

—Toi parti ! déserterais-tu ton poste ?

—On m'en chasse, M. le docteur. Cela devait finir par là. M. de Luzarches m'ayant signifié qu'à l'a-

venir je devais fermer la porte de mon maître à ses véritables amis : l'abbé Choisel, maître Danglebeau et vous, je me suis laissé entraîner par l'indignation, j'ai prouvé que je comprenais son but de spoliation, il s'est plaint à mon maître, et celui-ci m'accorde huit jours pour quitter Marolles.

—Tu as raison, Sébas, c'est un malheur, un irréparable malheur. Toi parti, Maxime et Damien, son valet de chambre et son complice, restent maîtres de la place. Pauvre Gaston ! pauvre Mélati !

Sébas tomba sur un siège et resta le front baissé, les bras pendants entre ses genoux.

—Il y aurait peut-être un moyen, monsieur le docteur, d'obliger le vieil Henriot à voir la vérité de ses yeux, à l'entendre de ses oreilles...

—Que ne la disais-tu plus tôt ?

—C'est que ce moyen est dangereux pour tout le monde. Tant que j'ai pu garder une place aux amis de mon maître, j'ai reculé devant cette suprême ressource. Vous-même ne l'approuverez peut-être pas, et cependant, notre dernier rayon de salut en dépend. Vous êtes certain, n'est-ce pas, qu'une fois Sébas absent de Marolles, sous prétexte que le testament du malade est fait, on cessera de recevoir M. Danglebeau. M. de Luzarches m'a déclaré à moi-même que la conscience de son oncle ne devant rien lui reprocher, l'abbé Choisel ne le visiterait plus que tous les mois. On interdit même les suprêmes consolations à ce moribond. Révoltions-nous et venons-nous...

—Mais parle, parle donc, Sébas !

—M. Henriot s'imagine que les seules distractions de son neveu consistent en quelques chasses dans ses forêts et en dîners offerts de temps à autre à de vieux amis. Il n'en est rien. Maxime de Luzarches a pris à Paris des habitudes de grande vie auxquelles rien ne le fera renoncer. Le château de Marolles est vaste, et de l'aile dans laquelle couche mon vieux maître, il est impossible d'entendre ce qui se passe dans l'aile opposée. Excepté moi, toute la domesticité du château est complice de Maxime, le futur héritier. Entre un vieillard circonvenu, à demi prisonnier, et un homme semblable à Maxime de Luzarches, le choix est fait. Celui-ci n'a donc rien à redouter des valets. Quant à moi on s'imagine que j'ignore de quelles orgies l'aile droite du château est presque chaque nuit le théâtre. De Grenoble, des châteaux voisins accourent des jeunes gens, élèves en dépravation de M. Maxime. On y vide les caves à la "santé" de celui qui agonise non loin de là.

—Pourquoi n'avoir pas prévenu ton maître ?

—A quoi bon ! il refuserait de me croire. Supposez que je dénonce la conduite de M. de Luzarches, celui-ci nie, tous les domestiques se liguent contre moi et je suis chassé... C'était mon lot, voyez-vous, mais il me reste huit jours, ou plutôt huit nuits, et je me suis juré de ne pas les perdre. Dans l'appréhension de l'événement qui se produit, du jour où j'acquis la certitude que M. Maxime passait ses nuits dans des orgies effrénées, je cherchai le moyen de le prendre sur le fait et de le confondre. Un soir que vous aviez fait donner à mon maître un soporifique puissant, je me glissai dans l'aile droite, et j'en étudiai la disposition. Tout près de la grande salle dans laquelle Maxime traite ses amis, est un cabinet étroit et vitré, dissimulé par d'amples tentures. Il suffit de les écarter un peu pour qu'il devienne possible de tout voir et de tout entendre....

—Tiens ! tiens ! s'écria le docteur, c'est une idée de génie ! Sébas, il reste encore des atouts dans notre jeu, et nous les mettrons sur table. Tu dois quitter Marolles dans huit jours, d'ici-là Maxime est trop adroit pour changer quelque chose à la façon de vivre de son oncle, il ne l'usera qu'après ton départ. Seulement, n'attendons pas à la dernière heure, Henriot baisse d'une façon alarmante, il s'agit de nous hâter.

—A demain donc, monsieur le docteur.

Sébas se leva rasséréné, et ce fut d'un pas plus calme qu'il reprit le chemin de Marolles.

L'aile gauche habitée par le malade paraissait plongée dans une tranquillité complète, tandis que le mouvement s'accroissait du côté opposé.

On était en hiver, le temps était froid, mais beau et sec, le givre craquait sous les pieds, et le soleil effaçait lentement les arabesques de glace dessinées sur les vitres. Sébas regagna la chambre du malade qu'il trouva en conférence avec l'abbé Choisel. Celui-ci, pour la première fois, se heurtait contre une obstination systématique. Les leçons de Maxime portaient fruit. Encore un peu, et le saint prêtre qui

avait vieilli en même temps qu'Henriot, se trouverait banni de cette demeure dont quotidiennement il avait franchi le seuil.

Le malade parut plutôt tolérer qu'accueillir Sébas. Pendant que celui-ci racontait au docteur la scène qui venait de se passer, Maxime avait employé son temps d'une façon fructueuse, et Henriot, vaincu complètement par les faux serments d'affection de son neveu, l'avait serré dans ses bras en disant :

—Toi seule m'aimes et me défends ici ! Tous les autres se liguent contre moi et prennent les intérêts de l'ingrat qui a préféré une fille étrangère, pauvre et sans esprit. Tu me comprends, tu me sauves ! aussi, ne crains rien, ma reconnaissance sera sans bornes, après moi tu posséderas tous mes biens ! tous, sans exception !

—Ah ! mon oncle ! fit hypocritement Maxime, vous vivrez longtemps encore.

—Est-ce vivre que demeurer dans cette chambre, étendu sur ce lit...

—Il n'en sera pas toujours de la sorte... Le Dr Sameran est incapable de vous guérir. Il n'aime que les vieilles méthodes. Je ferai venir pour vous un médecin de Paris habile et dévoué. Celui-là s'attachera à votre personne et ne vous quittera plus... La science opère aujourd'hui des prodiges... Attendez seulement que j'organise autrement le service autour de vous... ce soir même j'écrirai au docteur Mirvil.

—Oui, oui, écris, Luzarches, je serais si heureux de quitter ce lit, cette pièce sombre, de me promener dans les grandes allées du parc... Merci, mon neveu, ou plutôt non : merci, mon fils !

Maxime serra le vieillard dans ses bras et le laissa sous une telle impression de confiance et de tranquillité que l'arrivée de l'abbé Choisel parut presque intempestive au malade. Du reste, cette visite fut courte. Sébas ne fit aucune allusion à la scène qui s'était passée. Il témoigna les mêmes égards à son maître, lui prodigua les mêmes soins, avec un peu de froideur qui satisfait plus qu'elle n'affligea Henriot, et M. de Marolles s'endormit comme d'habitude sous la garde vigilante de son serviteur.

Mais tandis que le malade goûtait un repos trop rare, Sébas combinait dans sa tête les moindres détails du plan qu'il avait conçu.

Pourtant, bien qu'il considérât comme un devoir ce qu'il allait accomplir, il n'en ressentait pas moins un regret profond d'en être réduit à cette extrémité. De quelle reconnaissance ne se serait-il point senti pénétré si, au lieu de l'obliger à reconnaître l'évidence, de le mettre en face d'une réalité terrible, de lui causer une commotion d'autant plus dangereuse que sa faiblesse s'accroissait davantage, Henriot lui eût tendu cette main décharnée que tant de fois il pressa dans les temps de confiance et de virilité générale.

Cette nuit lui parut d'autant plus longue qu'elle demeura pour lui pleine de mystère. A diverses reprises, dans les affres d'un rêve, le malade s'écria : "A moi, Gaston ! à moi !" Le souvenir des paroles de Sébas le poursuivait donc ? Ce souvenir chassé revenait obstiné comme un remords.

—Dieu travaille pour nous, pensa Sébas.

Lorsque M. de Marolles s'éveilla, sous l'impression d'un songe qu'il n'osa raconter, il témoigna une joie enfantine de retrouver Sébas près de son lit. Il ne se rappelait plus l'avoir chassé et lui sourit comme dans les bons jours. Lentement il se souvint de la scène de la veille, son visage prit une expression de contrainte et de souffrance, et il évita de fixer les yeux sur son vieux serviteur.

Le Dr Sameran se présenta à l'heure habituelle, fit sa partie d'échecs, se laissa battre, puis il écrivit une ordonnance en félicitant son ami sur l'amélioration qu'il constatait dans son état.

Tandis que dans cette partie du château tout demeurait dans le calme triste dont s'enveloppent les malades, un tableau bien différent s'accroissait du côté opposé. L'aile droite que s'était réservée M. de Luzarches ne gardait du luxe séculaire d'une habitation enrichie par ses propriétaires successifs que les meubles capables de s'allier à une haute fantaisie. La salle à manger et une vaste galerie s'ornaient seules de grands bahuts, de lourds dressoirs, de lanternes précieuses en fer battu au marteau, de bras de lumière semblables, de chenets découpés comme des balcons et dressant leur armature à jour devant des cheminées monumentales. Dans les autres pièces le luxe oriental des draperies, des tentures, des tapis et des broderies s'étalait dans sa molle fantaisie. Pour

tenter de la corriger on avait jeté sur le sol des fourrures d'ours blancs, des peaux de tigres, des pelages de lions sans crinière. Les lustres venus de Venise étalaient une flore de cristaux transparents. Sur tous les sièges bas s'entassaient des coussins de satin, de cachemire, venus de tous les points de l'Orient. Des râteliers en bois de sandal supportaient des pipes de toutes provenances, depuis la longue pipe en porcelaine de Saxe, jusqu'à la pipe courte dans laquelle se brûle l'opium.

Dans la salle à manger l'orfèvrerie s'étalait sur des dressoirs et commençait à couvrir une large table couverte d'une nappe garnie d'anciennes dentelles. Les fruits rares, les primeurs poussées dans la serre remplissaient des corbeilles de filigrane d'argent et des coupes de Sèvres rose. Les valets riaient en dressant le couvert et ne manquaient pas de mêler à leurs quolibets le nom du mourant, dont la fortune glisserait si vite entre les mains des usuriers qui l'escomptaient par avance.

Au milieu d'eux, gourmandant leur zèle, donnant des conseils de haut goût, préparant les fleurs, disposant les candélabres, se trouvait Damien, homme de confiance de Maxime de Luzarches, parti de la situation de valet de chambre pour arriver à celle de confident.

Rien n'échappait à son contrôle : cave, desserts, ameublement, il soignait tout en artiste, certain que le jour où il cesserait d'être nécessaire il deviendrait embarrassant.

Après avoir distribué des ordres et assigné son rôle à chacun, Damien frappa légèrement à la porte de son maître, entra avant d'en recevoir l'autorisation puis, le voyant gravement occupé à rouler une cigarette, il s'inclina et dit :

—J'attendrai que monsieur l'ait finie.

—Pourquoi ?

—Afin de parler affaires à monsieur.

—Ne peux-tu attendre à demain ?

—L'avenir n'est à personne, a dit un grand poète.

—Eh bien ! je t'écoute.

—Balthazar Gomar a refusé le nouvel emprunt que vous souhaitiez contracter.

—Avons-nous absolument besoin d'argent ?

—Nous, non, mais vos créanciers.

—Fais-les taire.

—De quelle façon ?

—En doublant les intérêts.

—Monsieur a raison, il les paiera si peu de temps un taux exagéré.

—Tu vois bien que rien n'est plus facile à régler, et que je puis commencer une autre cigarette.

—Auparavant je demanderai à monsieur sa signature.

—Ma signature, quel compte veux-tu régler ?

—Le mien.

—Tu sais bien que tes gages courent toujours. C'est pour cela, ils courent toujours, je ne les rattrape jamais.

—Me crois-tu ingrat, maître Damien ?

—Dieu me garde de soupçonner monsieur d'avoir un pareil vice, mais il faut prévoir les hasards de l'existence, les vicissitudes de la fortune...

—Si elle cessait de me sourire ne me serais-tu pas dévoué quand même ?

—Pour cela non, monsieur. Je suis franc avant tout. Je sers et je déploie un grand zèle, mais avant tout je songe à mon intérêt personnel, je le dorlote, je le mijote avec amour. Mon dévouement me doit rapporter tant par an. Je le place, je ne le donne pas. C'est un capital.

—Et un capital à gros intérêts ? demanda railleusement M. de Luzarches.

—Naturellement, répondit Damien d'une voix qui graduellement perdait son timbre respectueux. Pourquoi n'échafauderais-je pas ma fortune sur les mêmes bases que monsieur ?

—Sur des espérances alors ?

—Ces espérances sont trop près de se changer en réalités pour ne point prendre un autre nom. Depuis cinq ans, je n'ai pas reçu un sou de gages.

—Tu oublies les gratifications.

—Je les devais à la générosité de monsieur... Cinq années à...

—Douze cents francs, font six mille francs.

—Monsieur peut sans crainte ajouter un zéro.

—Comment ! soixante mille francs ?

—Et ce sera mal payé.

—Ainsi, mon valet de chambre me coûte douze mille francs par an.

—Le prix d'un intendant que je remplace.

—Eh bien soit ! tu les auras.
Damien tira un papier timbré de sa poche.
—Monsieur aurait-il la bonté de me faire une obligation ?

M. de Luzarches se leva, l'œil irrité, la menace aux lèvres.

—Un billet, à toi ! quand tu me voles de la façon la plus effrontée !

—Je sers monsieur, voilà tout. Après cela, si monsieur croit pouvoir trouver un valet de chambre à meilleur marché, qu'il le dise. Les talents se paient, monsieur, et je côte haut les miens. Nous collaborons à la même œuvre, la captation de l'héritage de votre oncle... Peut-être quand vous l'aurez touché cédez-vous à la tentation de vous montrer ingrat... Ceux qui nous servent trop bien finissent toujours par nous gêner... De confidents ils sont devenus complices : on les éloigne, avec des égards peut-être, mais le résultat est identique... Si vous m'éloignez, j'entends ne pas mourir de faim tandis que je chercherai ailleurs l'emploi de mes talents... Soixante mille francs ou rien... La formule contiendra que cette somme m'est due pour mes gages d'abord, puis pour le remboursement de divers prêts d'argent... Et cela est juste, je vous ai prêté tout l'argent que vous me devez.

M. de Marolles tournait dans ses doigts une nouvelle cigarette, et ne paraissait nullement songer à faire emploi du papier timbré.

—Monsieur a tort d'hésiter, reprit d'une voix mordante le valet, dans trois jours j'exigerai cent mille francs... Mes actions montent à mesure que décline la santé de M. de Marolles... Lorsque nous aurons éloigné de lui l'abbé Choisel et ses amis Sameran et Danglebeau, quand surtout vous aurez fait venir un docteur de Paris, je ne lui donnerai pas deux semaines de vie. Je suis certain que M. Gaston marchanderait moins mes services... sans compter qu'en prenant en main sa cause, j'aurais la satisfaction d'accomplir une action méritoire. On y tient toujours un peu... La conscience a des sursauts de réveil qui sont terribles, ma parole d'honneur... Est-ce que monsieur ne connaît point ces révoltes-là ? J'en souffre parfois d'une façon bien cruelle... Il me prend alors des tentations folles d'aller me jeter aux pieds de M. Henriot et de lui crier : " Mon maître et moi nous sommes deux misérables, abusant de votre bonté, captant votre confiance d'une façon indigne... Mais je succombe à mes remords, je vous supplie de me faire grâce et de me permettre de réparer le mal commis... Rappelez auprès de vous le seul de vos neveux qui vous aime, chassez de votre maison un ambitieux spéculant sur votre mort prochaine, et rendez en paix votre âme à Dieu après avoir accompli cette œuvre de justice..."

—Coquin !
—Un acte comme celui-là vaudrait cinquante mille écus, sans compter les indulgences.

Maxime lança sa cigarette au plafond, puis s'approchant de la table il libella l'obligation demandée dans le sens indiqué par Damien.

—Je remercie humblement monsieur, dit le valet en pliant le papier en quatre et en l'insinuant dans sa poche, j'ai l'intention de devenir honnête homme quand je quitterai le service de monsieur.

—Tout est-il prêt ? demanda Maxime d'une voix dure. Quand on paie si cher on a le droit d'être bien servi.

—Je me suis surpassé... neuf convives, suivant le conseil de Brillat Savarin : un peu plus que les Grâces et pas plus que les Muses... la fleur des vignerons de Grenoble et des environs... des vins exquis payés au poids de l'or, ceux de la cave de M. de Marolles sont presque épuisés. Le souper arrivera de Paris dans une heure escorté de quatre cuisiniers. Je fournis les marmitons. Jusqu'à quelle heure monsieur restera-t-il près de son oncle ?

—Cela dépendra de son sommeil.

—Je retourne à mon service, fit Damien.

—Et moi à ma corvée, ajouta Maxime.

Un moment après il pénétrait près du malade.

Celui-ci le regarda avec une expression de tendresse mêlée d'angoisse. Il ne cessait de songer à Sébas dont il avait accordé le renvoi. Un regret profond lui poignait le cœur. Que deviendrait-il privé des soins de ce domestique dont le dévouement datait d'un demi-siècle ? Le silence même de Sébas le troublait en augmentant ses remords. Quoique le vieux serviteur ne se permit aucune allusion à son prochain départ, il comprenait qu'il s'en occupait, et l'expression grave du visage de Sébas l'inquiétait. Aussi, après avoir rassuré Maxime sur la nuit qu'il

avait passée, ajouta-t-il avec une hésitation craintive :

—J'ai un sacrifice à te demander.

—Vous, mon oncle ?

—Oui, moi. Dans un moment d'irritation justifiée sans doute, tu as chassé Sébas, et tu m'as amené à ratifier son renvoi... Je le regrette... A mon âge on s'habitue mal aux nouveaux visages... Et puis, qui sait si Sébas ne croyait point être dans la vérité... Il a sa manière à lui de m'aimer... Les vieux ont des manies, Sébas plus que tout autre... Laisse-le moi... Je serais ingrat si je ne lui permettais pas de mourir à Marolles.

—Vous êtes le maître d'agir comme bon vous semblera, mon oncle...

—Merci, Maxime, tu es bon !

—Seulement, s'il reste je partirai.

—Toujours la même menace ?

—Vous voulez dire la même résolution.

—Tu me condamnes...

—Non, je m'exile.

Cela est dure, oui, cela est dur ! fit le malade... J'avais espéré...

—Me voir plier devant un valet ?

—Te prêter à un désir de ton oncle... N'en parlons plus ! Sébas partira...

Maxime tenta vainement d'amener l'entretien sur un chapitre moins délicat, le malade garda le silence jusqu'à l'entrée de l'abbé Choisel.

—Ah ! venez, l'abbé, j'ai besoin de vous ! dit Henriot.

—Je suis de trop, fit Maxime, je me retire.

Il quitta son oncle et murmura en descendant l'escalier d'honneur :

—Dans huit jours ce vieux curé n'entrera plus ici, et j'y serai seul, tout seul, jusqu'à...

Il fit un geste énergique, gagna le parc et marcha pendant une longue heure dans les allées larges, le long desquelles se dressaient les arbres aux troncs noirs, aux branches dénudées. La nuit descendit rapide et lugubre, enveloppant subitement les bois et le château de son ombre. En passant devant l'aile droite il vit se succéder des domestiques portant des paniers soigneusement clos ; les uns contenaient des fleurs, les autres des provisions. Il sourit, puis, au lieu d'entrer chez lui, Maxime gagna l'appartement de son oncle.

M. de Marolles paraissait tranquille. Peut-être de son cerveau fatigué le souvenir de la scène pénible qui s'était passée entre eux s'était-il effacé, car il tendit ses doigts osseux à Maxime.

Celui-ci prit un journal, fit durant une heure la lecture au vieillard, puis, le voyant s'assoupir, il quitta lentement sa chambre après avoir joint les rideaux du lit.

Le vieux Henriot dormait.

M. de Luzarches secoua l'espèce de torpeur mêlée de crainte qui le saisissait chaque fois qu'il entra chez son oncle, le masque d'hypocrisie dont il couvrait son visage se détacha, une transfiguration subite s'opéra en lui. Un moment après il se remettait aux soins de son valet de chambre, le fidèle Damien.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHOLÉRA EN FRANCE

(Voir gravure)

Un de nos desirs a pour sujet les précautions prises à la gare de Lyon, à Paris. A leur arrivée en gare dans les wagons spéciaux que la compagnie a pris soin de leur réserver, les voyageurs venant de Toulon et de Marseille, entrent pour une demi-heure dans une salle spéciale de désinfection, arrosé à tout instant de phénol de soude dans des proportions considérables et où ont été disposés des appareils contenant des cristaux d'acide sulfurique. Pendant que les voyageurs y séjournent, des inspecteurs de police du ministère de l'intérieur, qui sont là en permanence, prennent leurs noms et leurs adresses, afin que l'on puisse aussitôt constater l'origine du premier cas qui serait signalé à Paris.

Pendant ce temps, les bagages sont retirés des wagons également spéciaux où ils ont été mis et placés dans une autre chambre où les malades sont ouvertes et les objets pouvant être contaminés dépliés. A ce moment on fait évacuer la salle et l'on procède à la désinfection à l'aide de vapeurs nitreuses intensives, après quoi les bagages restent un quart d'heure environ dans la pièce. Puis on aère, la salle est ouverte et les voyageurs reprennent possession de leurs colis, avec lesquels il leur est permis alors de s'en aller.

LA ROSE ET LA TOMBE

La tombe dit à la rose :

" Des pleurs dont l'aube d'arrose,

" Que fais-tu, fleur des amours ? "

La rose dit à la tombe :

" Que fais-tu de ce qui tombe

" Dans ton gouffre ouvert toujours ? "

La rose dit : " Tombeau sombre

" De ces pleurs je fais dans l'ombre

" Un parfum d'ambre et de miel."

La tombe dit : " Fleur plaintive

" De chaque âme qui m'arrive

" Je fais un ange du ciel ! "

VICTOR HUGO.

DRAME HORRIBLE

Un terrible drame s'est passé, il y a quelques jours, dans une cabane de pêcheurs, entre Nice et Villefranche, à la Passade. Les nommés Ange Baffi et Domenico s'étaient emparés, vers les neuf heures du soir, d'un gros squalo mesurant de 8 à 9 pieds. Le monstre avait été blessé au flanc par deux gros harpons, le trou était énorme et la saignée abondante. Une fois débarqué il fut traîné dans la cabane des pêcheurs et placé dans un coin en attendant qu'on le conduisit triomphalement à Nice.

Vers deux heures du matin, les pêcheurs furent réveillés par un bruit infernal. Un chien de garde poussait des hurlements affreux, et deux petits enfants, dont un au berceau, près desquels couchait leur mère, faisaient chorus avec le chien. Baffi et Domenico allumèrent rapidement leur lampe. Un spectacle horrible s'offrit à leurs yeux. Le monstre, dont la blessure n'était malheureusement pas mortelle, venait de sortir de sa léthargie, et d'un coup de sa terrible mâchoire il avait déjà coupé presque en deux morceaux le chien couché près des enfants. La mère, affolée, s'était jetée instinctivement devant eux, mais sa jambe droite fut prise aussi dans la gueule du monstre et coupée net au-dessous du genou.

Baffi saisit un harpon ; il parvint à crever l'œil droit du squalo, qui fit un bond terrible. Pour comble de malheur la lampe fut renversée, et une lutte formidable s'engagea entre eux au milieu des ténèbres. Les pêcheurs se précipitèrent vers la porte d'entrée, la clef manquait, ils ne pouvaient l'ouvrir.

Ce fut alors qu'un voisin, attiré par ce bruit, grimpa par une lucarne au-dessus de la porte et se fit passer les deux enfants ; puis, enfonçant la porte, il vint au secours des pêcheurs. Un d'eux tenait en respect le requin à l'aide d'une grosse table dont les pieds étaient déjà broyés comme des fétus de paille.

Enfin, quand la porte fut ouverte, le monstre se précipita dehors et chercha à gagner le rivage. On ne parvint à s'en rendre maître qu'en lui crevant le seul œil qui lui restait.

La mère d'un des enfants, la femme Baffi, si cruellement atteinte, n'a pas encore succombé à ses blessures. Une amputation pratiquée sur les lieux a complètement réussi. On ne désespère pas de la sauver.

Ce requin est un des plus terribles de son espèce. Depuis deux ou trois mois on le poursuivait sans relâche.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les personnes qui veillent et travaillent le soir sont sujettes à une certaine fatigue des yeux. Les larmes se congestionnent et il se produit parfois de l'irritation.

Nous conseillons d'éviter les collyres souvent trop astringents, et d'employer tout d'abord des lotions avec une infusion tiède de fleurs de bluets.

Il y a longtemps que l'action salulaire des fleurs de bluets sur la vue est reconnue, car jadis on appelait ces jolies fleurs des casse-lunettes.

—Il y a actuellement huit câbles sous-marin qui ont coûté \$64,400,000. Quatre de ces câbles appartiennent à la compagnie anglo-américaine et ont coûté \$35 millions ; deux appartiennent à la compagnie Gould et ont coûté \$14 millions. Un appartient à la compagnie " Direct United States," et a coûté \$7 millions ; enfin, le dernier appartient à la compagnie Pouyer-Quertier, et a coûté \$8,400,000. Que d'argent jeté à l'eau !

